



## MOT du DIRECTEUR GÉNÉRAL

Avec la réception plus que positive du premier numéro de la revue *Histoires forestières du Québec*, la SHFQ a été à même de constater l'intérêt de tous pour son contenu et la pertinence de sa place dans le monde forestier. C'est donc avec une grande motivation que nous nous sommes lancés une deuxième fois dans cette belle aventure, à l'instar de tous nos collaborateurs. Je désire d'ailleurs les remercier très sincèrement pour leur implication à construire une revue de qualité. Nous remercions également les trois derniers membres Van Bruyssel inscrits, soit les compagnies Domtar, Kruger et Forêt Montmorency.

Le premier numéro de la revue a été distribué sur les plaines d'Abraham lors de la célébration de la première année d'existence de notre organisme, à l'occasion du 100<sup>e</sup> anniversaire des Plaines et du 400<sup>e</sup> anniversaire de la Ville de Québec. Cet événement fut un lieu de rencontre pour les membres de la SHFQ qui ont pu échanger et partager sur des intérêts communs. Le sous-ministre associé de Forêt Québec, Gilles Desaulniers, a également été des nôtres et a com-

muniqué, à son tour, l'importance de l'histoire forestière au Québec. Une plaque commémorative a été affichée sur un chêne rouge, planté pour la circonstance, en mémoire de cette rencontre. Bon nombre de personnes extérieures à la SHFQ en ont aussi profité pour participer à la fête et rapporter avec elles des tiges de chêne rouge et d'érable à sucre.

Après cet événement, bien d'autres activités ont eu cours à la SHFQ. Une tournée de conférences a été organisée dans plusieurs villes du Québec, soit Rimouski, Baie-Comeau, St-Georges-de-Beauce, St-Félicien, Québec et Shawinigan. La conférence portait sur la culture et l'histoire forestière au Québec et proposait de démystifier trois idées répandues dans le milieu : l'abondance de la forêt à l'époque de la Nouvelle-France, le pillage des bois par les marchands de bois à l'époque coloniale anglaise et le laisser-faire de l'État québécois au chapitre de la foresterie. Cette conférence a ouvert de nouvelles perspectives quant à l'interprétation de l'histoire et la vision de la forêt québécoise. Le public a eu une écoute très attentive, et les organisateurs ont été

enchantés de nous recevoir. Nous les remercions vivement de cette invitation.

Nous avons en outre été appelés à participer à la conception d'un document audiovisuel sur l'histoire de la foresterie scientifique présenté en continu à Forêt Montmorency. Le projet a été concrétisé grâce à la collaboration du CERFO, du ministère des Ressources naturelles, de Forêt Montmorency et de la SHFQ. Ce document est également en ligne sur la page d'accueil de notre site Internet.

Un autre projet qui nous tient à cœur est en cours, celui de la rédaction d'un livre sur le 100<sup>e</sup> anniversaire de la Faculté de foresterie de l'Université Laval. Le doyen, monsieur Robert Beauregard, souhaitait mettre la Faculté en avant-plan par la création de ce livre unique dont la sortie est prévue en 2010. Un historien mandaté par la SHFQ, Cyrille Gélinas, procède actuellement aux recherches et va entamer la rédaction en décembre 2009.

Bref, la SHFQ est très active par sa participation à divers projets, par sa disponibilité aux demandes, souvent originales et enrichissantes, de gens et d'entreprises du milieu et d'ailleurs, ainsi que par sa présence aux événements du monde forestier. La SHFQ est toujours en mouvement et compte l'être assidûment afin de favoriser le développement d'une nouvelle culture forestière au Québec.

Bonne lecture !

**Patrick Blanchet**  
Directeur général SHFQ




**BET+POKER**

**BERNARD TURCOT**  
PROPRIÉTAIRE

418, RUE CARON  
QUÉBEC (QUÉBEC) G1K 5W7  
418 529-2345

Langelier



Caron

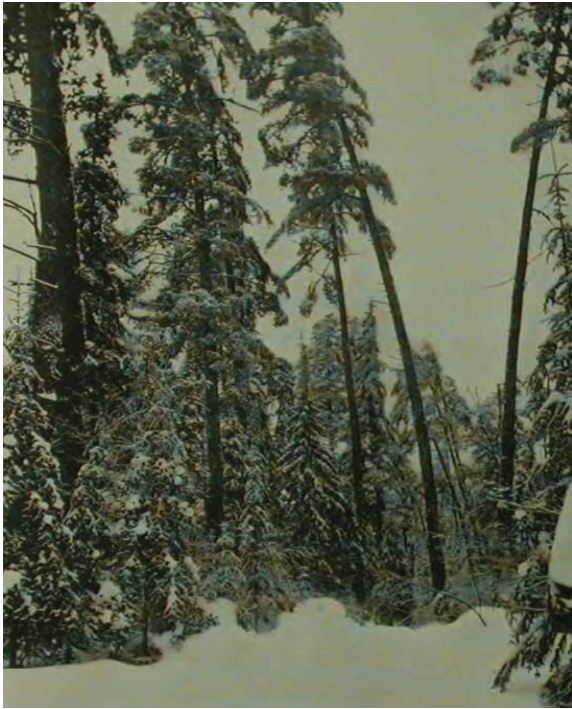
Dorchester

Charest Est

**CARTES - JETONS - TABLES**  
**ACCESSOIRES - T-SHIRTS**

**LA PREMIÈRE BOUTIQUE SPÉCIALISÉE POUR LES JOUEURS À QUÉBEC**

4 – HISTOIRES FORESTIÈRES



Cette photo est positionnée dans les premières pages du livre « Les arbres de commerce de la Province de Québec » publié en 1906 par Jean-Chrysostome Langelier pour faire la promotion de l'exploitation forestière au Québec. Elle représente une forêt typique de pin blanc dans le secteur de la rivière Coulonge au début du 20<sup>e</sup> siècle.

# OÙ EST PASSÉ LE PIN BLANC?

par Patrick Blanchet  
Directeur général  
SHFQ

Plusieurs forestiers, écologistes et journalistes utilisent le concept de l'assaut industriel sur la forêt de pin blanc pour exprimer l'idée que les Québécois auraient subi, au XIX<sup>e</sup> siècle, une sorte de viol, par des intérêts étrangers, de leur patrimoine forestier. Les exemples sont innombrables, mais notons les suivants. Dans un article pour Science Presse, l'auteur Claude Marcil écrivait : « Dès l'hiver 1805-06, Wright envoie son personnel à l'assaut des pins blancs et rouges et des plus beaux feuillus de l'Outaouais<sup>1</sup>. » Dans son pamphlet intitulé *Les vrais maîtres de la forêt québécoise*, l'ingénieur forestier Pierre Dubois, spécifiait qu'un « siècle d'exploitation forestière est pratiquement venu à bout du pin blanc<sup>2</sup> » et élargissait le périmètre de cet assaut à la totalité de l'histoire de l'exploitation forestière « pour l'ensemble du Québec habité, et pour les régions qui ont subi l'assaut industriel forestier, les coupes abusives ont indéniablement

entraîné une détérioration des forêts<sup>3</sup>. Finalement, en 2008, dans un document de vulgarisation intitulé *Les grands pins au Québec*, le Service canadien des forêts abondait dans ce sens et écrivait que « de nos jours, le pin blanc et le pin rouge sont plus rares dans les forêts naturelles en raison d'une surexploitation tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle ». L'assaut industriel aurait signifié, à l'avis de plusieurs, « l'extermination du pin blanc<sup>4</sup> ».

**« Est-ce que la surexploitation des forêts de pin blanc au XIX<sup>e</sup> siècle peut expliquer la raréfaction de cette espèce ? »**

À l'occasion d'un congrès tenu au mois de février 2002, à Milan, par l'European Society for Environmental History, un groupe de chercheurs dirigé par Brend Herrman présentait une nouvelle hypothèse, à valider, selon laquelle la méconnaissance des processus

écologiques chez les historiens aurait permis de croire à une surabondance de certaines espèces dans le passé<sup>5</sup>. Ces chercheurs soulignaient la possibilité que les discours des historiens n'aient pas été fondés et devaient donc être catégorisés comme des « légendes naturelles » au même titre que les « légendes urbaines ». Dans cette perspective, serait-il possible de croire que cette méconnaissance soit aussi à l'origine de la création du concept de l'assaut industriel ? Est-ce que la surexploitation des forêts de pin blanc au XIX<sup>e</sup> siècle peut expliquer la raréfaction de cette espèce ? ▶

1. Claude Marcil, *Histoire de la foresterie*, site Internet consulté le 9 janvier 2009 :

<http://www.sciencepresse.qc.ca/kiosqueforet/page3foret.html>.

2. Pierre Dubois, *Les vrais maîtres de la forêt québécoise*, Montréal, Écosociété, 2002, p. 45.

3. *Ibid.*, p. 32.

4. En référence au titre éloquent du chapitre 2 : Donal McKay, *Un patrimoine en péril*, Québec, Publications du Québec, 1986, p. 15.

5. Brend Herrman et al., *Abundance of species in Historic Times*, dans « History and Sustainability », Third International Conference of the European Society for Environmental History, Florence – Italie – (February 16-19, 2005), p. 149.

## La thèse de l'assaut sur la forêt canadienne

En fait, cette idée de l'assaut industriel trouve son origine dans un livre intitulé *The North American Assault on the Canadian Forest* publié en 1938 par un historien canadien, Arthur Réginald Marsden Lower (1889-1988)<sup>6</sup>. Dans cet ouvrage, Lower explicita les mécanismes de l'économie forestière du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle au premier quart du XX<sup>e</sup> siècle. Il démontra, entre autres, que le passage d'un transport par réseau hydrographique à un réseau de chemins de fer a déplacé les échanges commerciaux de la Grande-Bretagne vers les États-Unis et qu'à la suite de la signature du traité de réciprocité, le Canada fut directement entraîné dans l'orbite du marché américain. Nonobstant le fait qu'Arthur Lower eut produit un ouvrage de géographie économique exceptionnel qui ne traitait pas uniquement du pin blanc, il a surtout marqué l'imaginaire du pays par la création d'une caricature prégnante des marchands de bois américains :

Cette attaque sur la forêt, soutenue et portée sur un très grand front, a fourni un spectacle unique de forces brutes d'une extrême violence [...] La destruction des plus grandes cités médiévales fortunées paraît une bagatelle lorsqu'on la compare au pillage fait aux forêts nord-américaines. Aucun des ravisseurs médiévaux n'a été aussi féroce et peu scrupuleux que les barons du bois<sup>7</sup>.

Pour comprendre l'intensité des propos tenus, il faut s'attarder au contexte socio-économique de la production du livre.

### Des barons voleurs, une caricature

Dans un premier temps, il faut savoir que Lower a écrit *The North American Assault on the Canadian Forest* au moment de la plus

terrible crise économique du XX<sup>e</sup> siècle. Les travailleurs du milieu forestier, tant dans les villes qu'en forêt, étaient voués à la misère par

**« le contexte mondial de nationalisme exacerbé stimula probablement l'historien qui fit naître de sa prose l'image d'un coquin marchand de bois étatsunien, stigmatisé par le concept du "baron voleur" »**

une industrie contrôlée par des intérêts étrangers. Lower, un membre reconnu de la Canadian Forestry Association, partageait et stimulait l'idéologie de l'organisation qui favorisait non seulement la conservation des forêts, mais aussi, et surtout, les intérêts canadiens dans l'économie forestière. De surcroît, le contexte mondial de nationalisme exacerbé stimula probablement l'historien qui fit naître de sa prose l'image d'un coquin marchand de bois<sup>8</sup> étatsunien, stigmatisé par le concept du « baron voleur<sup>9</sup> ».

En 1974, Robert Peter Gillis publia une première critique de *North American Assault* dans un article intitulé *The Ottawa Lumber Barons and the Conservation Movement 1880-1914*<sup>10</sup>. D'entrée de jeu, l'auteur se positionna face à ses prédécesseurs en indiquant que l'attitude vis-à-vis des exploitants forestiers au Canada variait généralement du romantisme à la condamnation pure et simple. L'auteur chercha à recentrer ces positions. Il écrivit au sujet de la caricature des « barons voleurs » :

Toutefois pour accepter l'interprétation du « baron voleur », il est nécessaire d'ignorer certaines anomalies

qui remettent en question cette conclusion. Probablement, la plus grande contradiction est à l'effet que plusieurs des plus gros barons, dont E.H. Bronson et W.C. Edwards, tous deux d'Ottawa, ont joué un rôle de premier plan dans les organisations de conservation de la nature [...] <sup>11</sup>

D'autre part, il indiqua que ce mouvement de conservation de la nature avait été durement opposé à celui de la colonisation qui promouvait la déforestation aux bénéfices de l'agriculture. Il concluait que la force de ce dernier avait entraîné les différents gouvernements au Canada dans des compromis inappropriés, pour plaire à la population, décourageant les marchands de bois dans leurs efforts de conservation de la ressource.

Ce conflit entre marchands de bois et colons fut exacerbé au Québec par des tensions ethniques. Généralement, les deux groupes vivaient en symbiose, les Anglo-Saxons profitant d'une main-d'œuvre bon marché à proximité, les Canadiens français, d'un revenu d'appoint pendant l'hiver. Toutefois, quand venait le temps de prendre des décisions capitales, notamment en matière de protection des forêts contre le feu, les divergences faisaient surface. D'un côté, les marchands de bois exigeaient l'arrêt de la colonisation près des plus beaux peuplements ▶

6. Arthur Lower, *The North American Assault on the Canadian Forest. A History of the Lumber Trade Between Canada and United States*, Toronto, Ryerson Press, 1938, p. 1-223.

7. *Ibid.*, p. 26. (Traduction libre de l'anglais).

8. Le vrai sens du mot « coquin » est péjoratif et méprisant. Il représente un individu malveillant capable d'actions malhonnêtes.

9. Cette expression fut popularisée aux États-Unis pour qualifier les magnas de la finance qui ont entraîné, par leur malhonnêteté, le monde dans la crise économique de 1930.

10. Robert P. Gillis, « The Ottawa Lumber Barons and the Conservation Movement, 1880-1914 » dans *Journal of Canadian Studies*, vol. IX, n° 1 (February 1974), p. 14-30.

11. Robert P. Gillis, *The Ottawa Lumber Barons*, p. 15. (Traduction libre de l'anglais).





La conquête du sol.

de pin blanc. De l'autre, on voulait qu'aucune restriction ne nuise à la conquête du sol. En fait, la population canadienne-française, issue de défricheurs, avait de la difficulté à voir, à travers cette immensité boisée qui la faisait tant souffrir, les problèmes d'approvisionnement spécifiques au développement industriel.

### **Un scénario possible... les feux d'origine anthropique et la raréfaction des pinèdes québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle**

Il est maintenant reconnu que le feu joue un rôle majeur dans la régénération des peuplements de pin blanc (voir article de Guy Lessard). Toutefois, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, il semblerait que ce processus fût profondément perturbé par le mode d'occupation du sol des Européens dans la forêt méridionale, mode qui était somme toute similaire dans la plupart des régions du Québec. D'abord, les marchands de bois s'établissaient près des plus belles pinèdes, le long des affluents propices au transport de la matière ligneuse, et se chargeaient de construire les infrastructures nécessaires à l'exploitation industrielle de la forêt. Par la suite, les bûcherons pénétraient dans les bois pour prélever, par écrémage, les plus gros spécimens de pin.

Sur le front arrière, le mouvement de colonisation agricole suivait de

très près. Pour s'établir de manière permanente, les colons s'acharnaient à défricher leurs lots et à brûler les bois abattus. Trop souvent, disait-on à l'époque, les colons laissaient les flammes des abattis courir dans les forêts environnantes sans égard aux conséquences sur l'économie forestière de la région. L'importante quantité de biomasse laissée sur les parterres de coupe devenait un combustible hautement inflammable intensifiant artificiellement le feu (60 % de la tige demeurait sur le parterre de coupe) et transformant inadéquatement le lit de germination nécessaire à la régénération du pin blanc. À cette situation déjà problématique, s'ajoutait une raréfaction des graines. En fait, les meilleurs semenciers avaient été récoltés précédemment et la puissance des flammes avait détruit les cônes des plus petites tiges laissées sur le parterre. Finalement, la transformation radicale de la canopée favorisait dorénavant les essences pionnières plus agressives, tels le bouleau et le peuplier, étouffant le cas échéant les quelques nouvelles pousses qui avaient réussi à germer malgré l'adversité. C'est ainsi qu'hypothétiquement ce type d'occupation du sol par les euro-descendants a probablement participé à un changement majeur du rôle naturel du feu en forêt.

### **Une problématique dénoncée depuis longtemps**

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les questions environnementales étaient plutôt rares. Toutefois, le renouvellement et la conservation des forêts en inquiétaient plusieurs. Dès 1869, un comité gouvernemental fut formé pour entendre les témoignages des marchands de bois, des scientifiques et des experts de toutes sortes, et ce, afin de connaître l'état de la situation et les solutions au déboisement causé par le feu. Malgré l'ignorance de

l'écologie du pin blanc et du rôle des feux naturels, l'ensemble des témoignages recueillis signalait que les feux d'une intensité extrême détruisaient dix fois plus de bois qu'on en coupait par année dans les peuplements les plus recherchés, comme les pinèdes à pin blanc. Dans le rapport soumis à l'Assemblée législative, les cris d'alarme étaient innombrables. Parmi ceux-ci, celui du marchand de bois John Poupore représente le mieux la situation décrite par tous :

Je suis actuellement résidant et j'ai demeuré sur la rivière Ottawa durant les 25 dernières années. Pendant toute la durée de cette période de temps, j'ai été engagé dans le commerce de bois. Je connais parfaitement les forêts d'arbres de pins blancs de l'Ottawa et de ses tributaires, et je puis parler, sans crainte de me tromper, de l'étendue du territoire qui a été, en diverses circonstances, dévasté par le feu et de la valeur du bois qui a été détruit. Dans le cours de plusieurs de mes courses et explorations à travers la forêt, j'ai parcouru des milles et des milles d'un territoire jadis couvert de bois touffus, et de grande valeur, qui n'est plus aujourd'hui qu'une lande déserte, stérile et brûlée par le feu, n'offrant rien autre chose à la vue que des broussailles rabougries - végétation chétive de peuplier ou d'autres arbres sans valeur - et que des troncs d'arbres noircis et carbonisés. En effet, allez du côté où vous voudrez à travers la région forestière de l'Ottawa et de ses tributaires et à peine aurez-vous parcouru quelques milles que vous aurez sous les yeux les traces profondes laissées par ces incendies<sup>12</sup>.

Le gouvernement du Québec, inquiet réellement de la situation, vu l'avantage économique qu'il tirait de ses forêts, adopta l'année suivante une loi préventive et coercitive pour se prémunir du danger des feux anthropiques, entre autres les feux de camp, et plus particulièrement ceux causés ►

12. Québec, *Rapport du comité spécial auquel ont été renvoyés la correspondance et les documents relatifs aux incendies [...]*, Montréal, La Minerve, 1869 [90 p.].

par les abattis<sup>13</sup>. Cette première tentative de contrôle eut de bons effets, surtout préventifs, mais ne put assurer les capitaux investis en forêt. Pour les promoteurs de la conservation, seule la création de réserves forestières pouvait mettre fin à ce cycle de destruction.

L'idée fut entendue à Montréal en 1882 à la suite d'une rencontre fondamentale des ténors de l'Américain Forestry Congress. Le 10 septembre 1883, les premières réserves forestières du Québec furent décrétées par le gouvernement conservateur du Québec dans certains secteurs sensibles de la rivière des Outaouais. Quelques mois plus tard, d'autres réserves furent créées dans la région de la rivière Saint-Maurice et dans les cantons de Beauce, Compton, Wolfe, Arthabaska, Mégantic et Dorchester. Malgré l'intérêt croissant d'une partie de l'élite canadienne-française pour les questions d'économie forestière, la création de ces réserves souleva la colère des promoteurs de la colonisation qui s'y opposèrent farouchement, empêchant leur application

jusqu'à leur abolition en 1886 par le nouveau gouvernement pro-colonisation d'Honoré Mercier.

## La petite histoire du grand pin blanc

C'est avec la commercialisation des bois de pin blanc (*Pinus Strobus L.*) et de pin rouge (*Pinus Resinosa Ait.*) de fortes dimensions que débuta l'exploitation industrielle de la forêt au Québec, au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Jusqu'à ce jour, les deux empires, français (1534-1760) et anglais (à partir de 1760), n'avaient pas fait preuve d'une réelle intention de développer l'économie du bois au Canada. En 1803, les cloches de la guerre sonnèrent entre les deux belligérants et, trois ans plus tard, Napoléon, qui avait pris le contrôle de l'Europe du Nord, imposa aux Anglais un blocus sur ce territoire, d'où provenait leur plus avantageuse source d'approvisionnement de pin. Pris au dépourvu et manquant de ressources sur leur île pour sustenter leur industrie de guerre, les Britanniques durent se retourner,

sans enthousiasme, vers le Canada. Depuis toujours, le bois canadien avait mauvaise réputation, jugé trop cher compte tenu de sa qualité inférieure. Pour remédier à la situation, le gouvernement anglais créa un marché protégé (tarifs préférentiels et certification de la qualité) avec sa colonie, permettant ainsi le démarrage du commerce du bois de sciage et de la construction maritime, commerce principalement approvisionné de pin blanc qu'on acheminait équarri, en planche, en billots et en mâts de bateau depuis différentes régions du Québec, mais aussi de l'Ontario et des États-Unis au port de Québec.

Selon André Michaux, botaniste français qui herborisa en Amérique du Nord au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le pin blanc était, à cette époque, le type de pins le plus employé en nombre et celui dont les usages étaient les plus variés parmi ceux qu'on trouvait en Amérique du Nord<sup>14</sup>. Cette préférence pour le pin blanc était moins liée à une quelconque perfection de ses capacités mécaniques qu'à la ►



Scène de désolation du feu de Pocurpine en 1911. Et dire qu'Arthur Lower était garde-feu à quelques milles au nord de Pocurpine au moment de ces grands feux qui firent 70 morts et détruisirent 200 000 hectares de forêts.



13. La première loi sur la protection des forêts fut sanctionnée le 1<sup>er</sup> février 1870. Au sujet de l'histoire de la protection des forêts contre le feu au Québec, voir : Patrick Blanchet, *Feux de forêts : l'histoire d'une guerre*, Montréal, Trait d'Union, 2003, 198 p. et pour mettre en perspective avec l'écologie : Stephen Pyne J. *Awful Splendour: A Fire History of Canada*. Vancouver: UBC Press, 2007. 549 p.

14. François-André Michaux, *Histoire des arbres forestiers de l'Amérique septentrionale*, Paris, 1810, p. 103-122.

supériorité de ses qualités sur ses défauts. Pour la construction, il était peu résistant, tenait mal les clous et son bois avait tendance à gonfler lors des temps humides. Toutefois, il était tendre, léger, facile à travailler, ne possédait pratiquement pas de nœuds et fournissait des planches d'une belle largeur et des pièces de charpente de la plus grande dimension.

Pour cette raison, il était en forte demande pour la construction navale, mais également pour la consommation domestique et le marché intérieur. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le botaniste Michaux expliquait qu'aux États-Unis, près de 500 000 maisons avaient été construites, et ce, presque exclusivement avec du bois de pin blanc. Il indiquait aussi que, dans les grandes villes, on utilisait les plus grosses pièces pour la charpente des édifices, pour fabriquer les moulures, les portes extérieures et les manteaux de cheminées. Le pin blanc était omniprésent dans les objets d'utilité courante, tels l'intérieur des malles, le fond des chaises Windsor, les sceaux à puiser de l'eau, les caisses pour le transport ainsi que les cases et tablettes des magasins. Il servait aussi aux sculpteurs qui l'utilisaient pour les pièces sur lesquelles on devait appliquer de la dorure dans les édifices religieux et sur les vaisseaux de la marine.

Toujours selon le botaniste André Michaux, si on trouvait les premiers spécimens de pin blanc à environ 170 km à l'embouchure du Lac-Saint-Jean sur la rivière Mistassini, son aire d'abondance se limitait plutôt à une zone située entre le 43<sup>e</sup> et le 47<sup>e</sup> degré de latitude. À l'intérieur de cet espace, les pins blancs pouvaient constituer à l'occasion des peuplements purs, mais se trouvaient la plupart du temps de manière éparse, en

mélange avec d'autres espèces résineuses ou feuillues. Les dimensions et les âges des individus pouvaient varier beaucoup. Quoique certains arbres eussent pu atteindre les dimensions exceptionnelles de 58 mètres de haut et de 2 mètres de diamètre, des personnes dignes de foi avaient indiqué au botaniste qu'elles « regardaient cette dimension comme extraordinaire et ne se rencontrant que très rarement ». Par ailleurs, les spécimens les plus prisés se trouvaient le long des cours d'eau, plus susceptibles d'être éliminés du paysage, d'autant plus qu'ils étaient en compétition avec le développement de l'écoumène. Pour toutes ces raisons, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, Michaux se plaignait déjà, après avoir effectué un voyage entre Philadelphie et Boston, de n'avoir pu trouver un seul pin blanc capable de mâter un bateau de grandeur moyenne (600 tonneaux).

En fait, il apparaît que les Français, dans un premier temps, et les Anglais, par la suite, aient perçu la relative abondance des stocks forestiers propices au développement de l'économie du bois en Amérique du Nord. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, la France avait émis des ordonnances sur le territoire canadien afin de protéger certaines espèces d'arbres vitales à la construction navale. De leur côté, les Anglais s'étaient réservé spécifiquement, dans leur colonie plus au sud, les plus belles pinèdes par ordonnance royale en 1711 et en 1721. Ce règlement fut étendu à l'ensemble de leur possession après la conquête de la Nouvelle-France, règlement qu'ils rééditèrent avec la signature de l'Acte de Québec en 1775 : « C'est notre désir que les terres couvertes de forêts de pins propres à la mâture de notre marine royale soient mises à part et ne soient pas concédées<sup>15</sup>. »

## Que nous disent les chiffres ?

Pour l'ensemble du Québec, au XIX<sup>e</sup> siècle, il est extrêmement difficile de trouver des séries statistiques complètes sur la coupe du pin blanc. Malgré tout, certaines données sont disponibles et nous permettent d'évaluer l'intensité de la récolte. Nous savons, entre autres, que l'ensemble des colonies d'Amérique du Nord exportait, entre 1813 et 1833, une moyenne de 500 000 m<sup>3</sup> de bois équarri par année (pin blanc et pin rouge) vers le Royaume-Uni<sup>16</sup>. Plus précisément, nous savons qu'entre 1844 et 1852, les récoltes, toutes espèces confondues, du Canada-Uni (Québec et Ontario) variaient entre 300 000 et 480 000 m<sup>3</sup> par année<sup>17</sup>. Les quantités de bois étaient alors véritablement insuffisantes pour croire à une surexploitation, c'est-à-dire une récolte prélevant suffisamment de bois d'une essence pour mettre fin à son renouvellement.

Toutefois, durant la seconde moitié de cette période, l'économie forestière prit un virage majeur. Le commerce du bois équarri stagna pour finalement décroître et être abandonné à la fin du siècle, et fut graduellement supplanté par l'industrie du sciage. Ce changement fut causé par l'ouverture du marché américain à la suite d'une entente de libre-échange. L'objectif était alors de répondre à la demande de bois de sciage pour la construction dans le nord-est des États-Unis et, à partir des années 1860, pour la « conquête de ►

15. Jean Bouffard, *Traité du domaine : reproduction de l'édition originale de 1921*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1977, p. 28.

16. Données extraites de Jean Beaulieu, *La noble histoire du pin blanc*, Service canadien des forêts : « Du pin blanc pour l'avenir, c'est possible », 1998, p. 5-12.

17. *Loc. cit.*



l'Ouest ». Les données sur l'exploitation du pin blanc changèrent radicalement. Les récoltes passèrent de quelques centaines de milliers de m<sup>3</sup> à une moyenne de 2 108 000 m<sup>3</sup> de 1870 à 1900<sup>18</sup>. Si on admettait l'hypothèse de la surexploitation des forêts au XIX<sup>e</sup> siècle, il faudrait accepter que 63 266 000 m<sup>3</sup> de bois représentaient l'abondance des forêts de pin blanc et rouge.

## D'une histoire de victimes vers une histoire des relations société et forêt

Il ne fait pas de doute que l'exploitation des pinèdes pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle fut intensive. Toutefois, rien ne prouve que la coupe soit le seul facteur de raréfaction des pinèdes québécoises. Il apparaît plus probable que, comme tout problème, la réalité soit plus complexe et qu'en ce qui concerne le XIX<sup>e</sup> siècle, nous devrions mieux examiner la dynamique d'implantation de la société occidentale dans les différents écosystèmes forestiers et son effet combiné aux agents perturbateurs, tels les feux, les insectes et les maladies des arbres. Dans cette perspective, nous retirerions davantage à comprendre la complexité des rapports entre la

société et la forêt plutôt qu'à asseoir notre réflexion sur des évidences, simplistes, d'un complot entre le gouvernement du Québec et le monde industriel. À ce sujet, la théorie des barons voleurs véhiculée dans la littérature jusqu'à nos jours semble nous révéler plus d'informations sur nos complexes nationaux que sur le problème forestier en soi. Il est cependant très difficile de se débarrasser ces stéréotypes, d'autant plus qu'ils sont ancrés profondément dans la mémoire. Combien d'images avons-nous vues de ces immenses pins blancs

**« Au lieu d'encourager la réflexion, ces images et les commentaires qui les accompagnent, semblent avoir restreint l'imaginaire collectif à l'intérieur d'une philosophie "victimisante", comme quoi la déforestation de nos plus belles pinèdes au XIX<sup>e</sup> siècle avait été le fruit unique d'un assaut industriel perpétré par les grands capitaux britanniques et américains venus dilapider "notre" ressource par des procédés d'extraction totale. »**

d'autrefois sur lesquels s'affairaient les bûcherons, comme sur la carcasse d'un pauvre béluga, faisant paraître que ces bois se trouvaient par le passé en quantité astronomique? Aurions-nous oublié qu'à l'origine, la photographie était un art technologique éminemment complexe qui avait pour fonction d'immortaliser des scènes exceptionnelles et donc hors de l'ordinaire? À combien d'autres images avons-nous été exposés, notamment celles des fameuses anses à bois situées entre Sillery et Québec, sans pouvoir juger de la provenance des produits forestiers? Au lieu d'encourager la réflexion, ces images et les commentaires qui les accompagnent semblent avoir restreint l'imaginaire collectif à l'intérieur d'une philosophie « victimisante », comme quoi la déforestation de nos plus belles pinèdes au XIX<sup>e</sup> siècle avait été le fruit unique d'un assaut industriel perpétré par les grands capitaux britanniques et américains venus dilapider « notre » ressource par des procédés d'extraction totale. ■

18. Données compilées dans Guy Gaudreau, *Les récoltes des forêts publiques au Québec et en Ontario, 1840-1900*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1999, p. 87. Les données de Gaudreau sont en PMP et ont été converties en pi<sup>3</sup> puis en m<sup>3</sup> selon la table Derome de 1888, soit 5 PMP = 1 pi<sup>3</sup>. L'année de coupe la plus intensive fut celle de 1881-1882, alors qu'on récolta 2 673 000 m<sup>3</sup> et la moins intensive, celle de 1977-1878, alors qu'on récolta 1 254 000 m<sup>3</sup>.



Équarrissage d'une pièce de bois dans la région de l'Outaouais en 1873. Remarquez le caractère exceptionnel de cet arbre en comparaison avec les autres spécimens dans le paysage forestier.



Anse à bois de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, située dans le secteur de Sillery, en bas de l'actuelle côte de l'Église. Les produits forestiers proviennent de l'Ontario et du Québec.